

**Scénario du film «1937— Les enfants de la Terreur. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte juxtapose deux réalités de l'URSS en 1937 : la mise en scène triomphale du centenaire de la mort de Pouchkine et, derrière ce décor, l'apogée de la terreur stalinienne, dont les principales victimes sont les enfants.*

*On commence avec le « jubilé de Pouchkine » : fêtes grandioses, meetings, cortèges, troïkas décorées, discours officiels. Pouchkine est proclamé « poète du socialisme », récupéré par le régime pour glorifier Lénine et surtout Staline. On réécrit même ses vers pour en faire des slogans politiques. Dans ce climat d'euphorie officielle, on efface la dimension tragique de sa mort pour transformer le centenaire en fête de la « culture soviétique ».*

*En contrepoint, l'auteur rappelle le sort de la Société des anciens élèves du lycée de Pouchkine, dissoute dans les années 1920 par une affaire fabriquée de toutes pièces : anciens lycéens fusillés, biens confisqués, familles brisées. Le poème de Pouchkine sur l'« union éternelle » des amis résonne sinistrement face à l'« Union des fidèles », nom donné par la police politique à ce dossier.*

*Le texte se déplace ensuite au cœur du sujet : les enfants dans la tourmente des années 1930. On décrit la misère des orphelinats : ration dérisoire, absence de chaussures, de vaisselle, de chauffage. Les rapports officiels (classés secrets) évoquent la faim, la maladie, les violences, mais demander de l'aide ne sert à rien. À travers l'histoire de Natasha Noskova, fille de paysans déportés, on suit le destin de milliers d'enfants : parents morts en exil, faim dans la taïga, orphelinats glacés, frères et sœurs qui meurent l'un après l'autre. La dékoulakisisation et la famine ont produit une masse d'enfants errants, que l'État collecte dans des centres sordides, où ils apprennent à voler et à survivre.*

*Parce qu'ils sont totalement sans défense, ces enfants deviennent aussi la cible privilégiée de l'endoctrinement : cercles d'étude du parti, « procès politiques », reconstitutions du « shalash » de Lénine, séances de propagande alors même que règnent syphilis, tuberculose, cécité, retard mental. En parallèle, la seconde vague d'orphelins arrive : les enfants de « l'ennemi du peuple », arrêtés à partir de 1937 lorsque la Grande Terreur s'abat sur les cadres du régime et sur la population entière.*

*Le texte décrit en détail la mécanique du terrorisme d'État : décision du Politburo, ordre 00447 de Iejov, quotas d'arrestations et de fusillades, rôle des troïkas et des « doubles », augmentation des « limites » exigée par les autorités locales, jusqu'à faire du meurtre de masse une forme de travail « stakhanoviste ». L'économie est en crise, le mouvement stakhanoviste se transforme en instrument politique, et la recherche de saboteurs sert de substitut à une politique économique rationnelle.*

*Un autre ordre, 00486, étend la répression aux épouses et enfants des condamnés. On suit alors le sort des femmes déportées avec leurs nourrissons, des crèches de camp qui sont aussi des « zones » fermées, où les enfants ne connaissent ni le mot « maison » ni les animaux, mais le mot « zone ». Les témoignages racontent les morts massives de bébés, la brutalité des nourrices, la faim, la quasi absence de langage chez ces enfants.*

*Le texte évoque aussi l'explosion des dénonciations : « écrire » signifie désormais « dénoncer ». Dans chaque institution, un employé sur cinq fournit des rapports au NKVD. Une délatrice célèbre, Nikolaenko, envoie des milliers de personnes à la mort avant d'être elle-même reconnue folle.*

*Au milieu de cette noirceur, quelques figures de courage apparaissent, comme Mark Maliavko, directeur d'un « spéciaux » pour enfants d'ennemis du peuple, qui les accueille humainement, les regroupe avec leurs frères et sœurs, et leur interdit de se définir comme « enfants d'ennemis », seulement comme orphelins.*

*Le texte se clôt sur les élections de 1937 : bulletins à candidat unique, « épuration » avant le vote, rire amer de quelques intellectuels devant cette parodie de choix. Ainsi, derrière le grand spectacle culturel et politique de 1937, se dessine un système dont le produit le plus tragique est une génération d'enfants brisés par la faim, la violence et l'idéologie.*

## **Scénario :**

### **1937— Les enfants de la Terreur.**

**Le 10 février 1937, le pays accueillait ce jour avec un sentiment de fête. Le motif de cette fête nationale : le centenaire de la mort d'Alexandre Sergueïevitch Pouchkine. Dès le 17 décembre 1935, le journal *La Pravda* avait écrit : « Toute la nation participera aux préparatifs de cette fête historique de la culture soviétique. » Dans *L'Annuaire de la commission Pouchkine* pour l'année 1937, on lit : « La préparation aux journées de Pouchkine s'est largement déployée dans les organisations du parti et du Komsomol, dans les usines, les kolkhozes, l'Armée rouge. Le jubilé de Pouchkine a pris le caractère d'une fête nationale de la culture socialiste. » Il en ressort qu'il ne s'agit nullement de l'un des événements les plus tragiques de la culture russe. Au contraire, le centenaire de la mort du grand poète russe est appelé le jubilé de Pouchkine. Et par conséquent, il y a lieu de célébrer, on ressent comme une victoire inattendue et une raison de se réjouir.**

Sur la tombe de Pouchkine, au monastère de Sviatogorski, eut lieu un meeting de cinq mille personnes. Le président du kolkhoze portant le nom d'A. S. Pouchkine, le camarade Andreïev, prit la parole. Il déclara :

« Les vers de Pouchkine nous aident à vivre et à travailler dans la joie. Et tout cela vient de ce que nous avons notre pouvoir soviétique, que nous vivons sous la direction de notre bien-aimé camarade Staline. »

Les invités venus de loin – académiciens, écrivains, représentants des organisations du parti et des soviets – visitèrent le musée et le parc. La fête se termina par un spectacle d'amateurs du kolkhoze.

L'écrivain Viktor Chklovski se souvient :

« Les kolkhoziens ont organisé un carnaval sur la glace. Passait Tatiana Larina, qui avait mis une robe Empire par-dessus un manteau de fourrure. Avançaient des bogatyrs, la princesse-cygne, dans une kibitka roulait un paysan barbu avec un ruban bleu en bandoulière – Emelian Pougatchev –, à côté de lui, Macha Mironova, la fille du capitaine. Et derrière eux, sur une tachanka avec Petka, arrivait Tchapaïev.

Je demandai à l'organisateur du défilé : "Mais Pouchkine n'a rien écrit sur Tchapaïev, non ?" – "Pour nous, c'est tout pareil", me répondit le kolkhozien. »

Devant les invités défilèrent plus de trois cents troïkas décorées de portraits de Staline, de Gorki et de Pouchkine, avec de la verdure et des fanions.

Le poète Bezymenski écrivit dans le livre d'or des visiteurs :

« Ce qui s'est passé aujourd'hui est une fête grandiose de la culture soviétique. Son nom est le léninisme, son cœur et son étendard, c'est Staline. »

Avant de venir à la célébration à Mikhaïlovskoïe, le poète Bezymenski intervient lors d'une séance solennelle au Grand Théâtre de l'URSS. Bezymenski est "comme chez lui" avec Pouchkine. Il remanie Pouchkine. De la scène du Grand Théâtre, il lit :

« Vive Lénine !

Vive Staline !

Vive le soleil !

Que disparaisse la nuit ! »

Le président de l'Académie des sciences de l'URSS, le botaniste, académicien Komarov, déclare : « Le poète Bezymenski a raison lorsqu'il transforme une citation de Pouchkine en cri de combat de notre temps. »

La séance solennelle au Grand Théâtre est ouverte par le commissaire du peuple à l'Éducation, Boubnov. Il dit :

« Il y a cent ans, notre pays a subi une perte dont l'ampleur et la gravité ne peuvent être appréciées que par nous, gens de l'époque stalinienne. Pouchkine est à nous ! Pouchkine appartient à ceux qui, sous la direction de Lénine et de Staline, ont construit la société socialiste. »

En février 1921, le poète Vladislav Khodassevitch avait expliqué à sa manière, et de façon très sombre, pourquoi on devait célébrer le jour de la mort de Pouchkine. Khodassevitch disait :

« Ainsi nous nous mettons d'accord sur le nom auquel nous répondrons, sur la manière dont nous nous hélerons dans les ténèbres qui s'avancent. »

En 1937, le pressentiment de Khodassevitch s'avéra encore trop peu sombre. Personne ne s'appelle plus Pouchkine, personne ne répond à son nom. Vers la fin de son discours, le commissaire à l'Éducation, Boubnov, cite un extrait d'une lettre d'une kolkhozienne anonyme du Kraï Azovo-Tchernomorski :

« Les livres de Pouchkine attisent l'amour pour le grand Staline. »

---

Dans la Russie d'avant la révolution, en 1899, à l'occasion du centenaire de la naissance de Pouchkine, fut fondée, auprès du lycée Alexandre – que Pouchkine avait fréquenté –, la Société lycéenne Pouchkine. Dans ses statuts, on pouvait lire :

« La Société a pour but l'étude approfondie de l'œuvre de Pouchkine et son explication dans tous les milieux du peuple russe. »

Les membres de la Société Pouchkine étaient des lycéens de différentes promotions, des personnalités publiques, comme le célèbre juriste Koni, l'académicien Vessélovski, des parents de Pouchkine. La Société lycéenne Pouchkine devait exister une vingtaine d'années. En 1925, l'OGPU fabriqua le soi-disant "Affaire des lycéens", dans laquelle 81 personnes seront condamnées. Les

accusations sont de toutes sortes : « complot monarchiste », « aide à la bourgeoisie internationale », « tentatives d'assassiner Staline et Trotski ».

L'historien de l'art Nikolaï Pounine, mari d'Akhmatova, écrit dans son journal :  
« Les lycéens ont été fusillés. On dit que 52 personnes, les autres ont été déportées, leurs biens confisqués jusqu'aux jouets d'enfants et aux vêtements d'hiver. »

Parmi les condamnés à mort figurait l'ancien directeur du Lycée, Vladimir Alexandrovitch Schilder, âgé de soixante-dix ans. Il mourra avant son exécution, en prison, ayant appris que la peine de mort avait également été prononcée contre sa femme et son fils.

Les fusillades dans « l'affaire des lycéens » ont lieu exactement cent ans après la rédaction du célèbre poème de Pouchkine *Le 19 octobre* :

Mes amis, que notre union est belle !  
Elle est comme l'âme, indivisible et éternelle.

Dans les archives de l'OGPU, « l'affaire des lycéens » porte le nom de « Union des fidèles ».

Le 10 février 1937, Staline se trouve au Grand Théâtre. Sur scène, les membres du Comité Pouchkine, présidé par Vorochilov et Jdanov. La séance au Grand Théâtre est retransmise à tout le pays par la radio.

Dans l'orphelinat, la radio fonctionne en permanence, presque sans s'arrêter. L'assiette noire est allumée dès le matin. Le matin, au petit-déjeuner, on donne aux enfants de l'eau et 100 grammes de pain. À midi, une soupe de pommes de terre. Le soir, 100 grammes de pain. Il n'y a pas de vaisselle, pas de cuillères, on boit l'eau chacun à son tour. Parfois, au dîner, aux 100 grammes de pain s'ajoutent 100 grammes de cornichon salé. Aucun mètre cube de combustible n'a été livré. Il n'y a pas une seule paire de chaussures encore mettable. Le cuir alloué pour la fabrication de chaussures a servi à faire une veste pour le directeur et sa femme, et des bottes pour le personnel.

Ces informations proviennent de rapports d'inspection des orphelinats. Très rarement, des données de ce type, classées « secret », remontent jusqu'aux organes du parti et des soviets, et seulement si l'un des inspecteurs a eu l'idée de demander de l'aide. Ce qui arrive très rarement, car demander de l'aide est inutile.

Dans ces mêmes rapports d'inspection, on lit :

« La nourrice de nuit mène une agitation contre-révolutionnaire parmi les enfants, en leur parlant du fait que leur vie est difficile et en évoquant des souvenirs de la famille. »

À 13 ans, en 1937, Natasha Noskova n'a plus personne de vivant parmi les siens. Elle vient d'une famille de paysans déportés. Son père a été enseveli dans une mine. Ils ont survécu avec la seule ration de sa mère. Les quatre enfants sont passés à la nourriture de cueillette dans la taïga autour du village spécial. La mère, qui travaillait au défrichage de la forêt, est allée à l'hôpital à sept kilomètres de là ; en route, elle est tombée et est morte. Les enfants n'ont appris sa mort qu'une semaine plus tard. Deux semaines plus tard, on les a envoyés à l'orphelinat. C'était en 1933.

L'orphelinat était installé dans une baraque d'avant la révolution, prévue pour servir de prison froide locale. Tous se pressaient autour de l'unique poêle à bois. On y faisait cuire des morceaux de pommes de terre gelées.

**Séance au Grand Théâtre, consacrée au centenaire de la mort d'A. S. Pouchkine**

La grande sœur des Noskov, Ania, vit sa seule robe – qu'elle avait apportée de la maison – prendre feu et brûler en une seule fois à cause du poêle. Elle n'en avait pas d'autre, et on ne lui en donna pas. Elle restait désormais assise en permanence sur la couchette, enveloppée dans de la toile de jute. Au printemps, elle mourut.

Natasha resta malade pendant six mois. Elle se souvient du moment où elle revint à elle. Penché au-dessus d'elle, un visage inconnu, une voix étrangère disait :

« Celle-ci, on dirait qu'elle s'en sortira, mais celle d'à côté, Dieu l'a enfin reprise, elle a fini de souffrir. »

Natasha tourne la tête et voit que près d'elle gît sa petite sœur morte, Mania. Mania avait cinq ans. Son faible désir de vivre se manifestait quand elle disait : « Nounou, ne me battez pas, je ne mange déjà pas beaucoup de pain. »

Le plus jeune frère, Lenia, avait trois ans. Il mourut une nuit d'hiver, doucement, sans déranger personne. On l'enveloppa dans un chiffon et on l'enterra quelque part dans la neige.

Les enfants de l'orphelinat mendient pour se nourrir. On leur donne peu. Parce que la faim est partout. Et parce que, déjà au début des années 30, les enfants vagabonds ne suscitent plus guère de compassion dans la population. Des hordes d'enfants en haillons, dont les parents sont morts en déportation, errent dans le pays et tentent de rejoindre leur région natale. Le vol est la seule source de survie pour ces anciens enfants paysans que le pouvoir a rendus orphelins. Un pays à l'économie de camp engloutit la vie des adultes et ne cesse de produire de nouveaux orphelins.

On organise des rafles pour arrêter les enfants qui ont fui la déportation ; on les conduit sous escorte dans des centres d'accueil pour enfants, aussi appelés « collecteurs ». Dans ces collecteurs, les enfants sont censés rester deux mois. En pratique, ce délai se prolonge jusqu'à six mois, parfois plus. Le centre d'accueil est une baraque ou un bâtiment à demi en ruine, isolé.

De la vie du centre d'accueil pour enfants Lunatcharski à Sverdlovsk :

« Les enfants sont assis sur des lits sales. 7 lits pour 38 enfants. Ils jouent aux cartes, découpées dans des portraits des dirigeants, se battent, fument, brisent les barreaux aux fenêtres. »

Ce sont des enfants de familles paysannes solides, qui étaient très jeunes lors de la dékoulakisation. Ils n'ont aucun acquis d'une vie normale, ils n'ont pas eu le temps de les développer en famille. Dans une situation normale, ils auraient grandi pour devenir des adultes robustes, soutiens de leur pays.

Les organes du parti et des soviets reçoivent des demandes d'aide sans fin : « Envoyez de l'argent pour le centre d'accueil ! » La plupart des enfants sont nus et pieds nus. Il n'y a pas de ressources. Les orphelinats refusent de prendre les enfants des centres d'accueil. Les orphelinats sont surpeuplés.

Le premier orphelinat de Natasha Noskova est à Bogoslovsk. Les grands garçons ont un jour réussi à entrer dans un entrepôt près de la gare et à ouvrir un tonneau de cornichons salés. Ils furent attrapés. Le directeur de l'orphelinat apparut aussitôt. La répression fut terrible. Il renversait les gamins à terre, donnait des coups de pieds, tirait par les cheveux, cognait leur tête contre le rail. Sacha Laptev mourut peu après des coups. Chez Volodia Komarovski, les jambes furent paralysées. Il passera, avec Natasha Noskova, de l'orphelinat de Bogoslovsk à celui d'Irbit. Il se déplaçait avec des béquilles de fortune. En 1940, on l'enverra à l'orphelinat de Taguil pour invalides et déficients mentaux. En route, par "miséricorde", on lui fera une injection mortelle, pour qu'il ne souffre plus.

Les enfants d'orphelinat sont totalement sans défense. Ils constituent donc le matériau idéal pour le conditionnement idéologique. Plus les enfants ont faim, moins ils résistent. Les orphelinats sont tenus d'organiser des cercles d'étude de l'histoire du parti et de la révolution, des « tribunaux politiques » contre le Pape, des joutes politiques entre enfants. Le directeur d'un orphelinat partage son expérience lors d'une conférence pédagogique. Avec les enfants et les éducateurs, on a reconstitué la cabane de Lénine à Razliv. Les braises dans le feu devant la cabane sont authentiques. Chaque soir, les enfants s'assoient une demi-heure en silence devant la cabane. Et dans les rapports de contrôle médico-sanitaire du même orphelinat, il est noté : parmi les enfants, il y a deux cas de tuberculose osseuse, deux cas de syphilis au stade tertiaire, quatre cas de profond retard mental, dix enfants atteints de trachome, six de tuberculose pulmonaire ; tous sont anémiés.

Avec les enfants, on tient régulièrement des conversations sur la vie des enfants autrefois et aujourd'hui, chez nous et à l'étranger.

Natasha Noskova arrive dans le deuxième orphelinat de sa vie en 1937, juste avant les célébrations du centenaire de la mort de Pouchkine. La campagne antikoulak de 1929–1931, appelée dékoulakisation et qui a brisé la vie de Natasha, avait laissé aux enfants de déportés une certaine liberté d'action : le pouvoir n'avait pas encore attaché les enfants des déportés décédés aux lieux de relégation. Ils pouvaient fuir, avec un peu de chance, gagner leur région d'origine ou simplement mourir en chemin. En réalité, le pouvoir regrettait déjà d'avoir laissé les enfants de déportés livrés à eux-mêmes. En déportation, ils seraient morts sans bruit.

En 1936, faute de moyens, on accorde un assouplissement : on autorise à mélanger les orphelins de déportés et les orphelins "ordinaires" dans des orphelinats communs. Les enfants qui ont survécu à la dékoulakisation et à ses conséquences, en 1937, à dix-treize ans, ont déjà une immense expérience de survie. En vérité, il en reste très peu. En 1937, apparaît une seconde génération d'enfants que le pouvoir soviétique transforme méthodiquement et techniquement en orphelins. Ceux-là n'ont encore aucune expérience de vie.

L'ancien enfant d'orphelinat Vladimir Blok se souvient :

« Ma mère a été emmenée à la prison de Boutyrki dans la nuit du 5 septembre 1937. Une heure après son arrestation, les mêmes gens du NKVD sont venus me chercher. Je n'avais pas encore douze ans, je pleurais, je criais, ils souriaient et disaient : "Maintenant, nous allons voir maman." On m'a conduit au centre d'accueil pour enfants de Danilov. C'était une prison de transit pour enfants, dans un monastère. Dans la cellule où l'on m'a poussé, j'ai vu des enfants bien habillés. Beaucoup pleuraient.

Bientôt, le directeur du centre est arrivé et a annoncé : "Vous êtes tous des enfants d'ennemis du peuple."

Deux mois plus tard, on m'a réveillé la nuit et conduit dans le bureau d'un homme qui m'a proposé de renier mes parents par écrit. Je me suis mis à hurler que je n'écrirais rien. Plus tard j'ai su qu'une telle proposition avait été faite à beaucoup d'enfants, et que certains avaient accepté. »

Svetlana Obolenskaïa, fille du premier président du Conseil supérieur de l'économie nationale (VSNKh), économiste et candidat membre du Comité central, Valérien Ossinski-Obolenski, passe elle aussi par le centre d'accueil de Danilov. Avant cela, elle vit avec ses parents au Kremlin. À l'été 1937, son père est exclu de la liste des candidats au Comité central et expulsé du Kremlin. Ils emménagent alors dans la Maison du gouvernement, appartement n° 389. C'est l'ancien

appartement du commandant Auguste Cork, qui vient d'être arrêté dans l'affaire du maréchal Toukhatchevski. Svetlana Obolenskaïa dort dans le lit du commandant Cork arrêté.

Peu après, ils déménagent encore une fois. Cette fois, dans l'appartement d'Alexeï Rykov, l'ancien chef du gouvernement soviétique, qui vient d'être arrêté. Quand Svetlana entre dans la cuisine, la table est encore dressée. Sur la théière, on lit : « Au cher Alexeï Ivanovitch Rykov, de la part des ouvriers de Lysva. » Le cabinet de Rykov dans l'appartement des Ossinski est scellé. C'est dans cet appartement que seront arrêtés les parents et le frère aîné de Svetlana. Le père et le frère seront fusillés. La mère partira en camp. Svetlana a douze ans.

Dans la Maison du gouvernement, où la famille Ossinski-Obolenski vivait récemment dans l'appartement du commandant Cork, habite en 1937 Alexeï Stakhanov, dont Staline a donné le nom au mouvement des travailleurs de choc. Le mouvement stakhanoviste, né en 1935, a en réalité peu à voir avec l'économie. Le travail de choc est, dans son essence, un phénomène politique. Les ouvriers, en fonction de leur rendement, se voient garantir une augmentation progressive de salaire. En 1936, les stakhanovistes représentent 20 à 30 % de la main-d'œuvre dans de nombreuses entreprises. Dans les conditions de l'échec de l'agriculture et du rétablissement des cartes de rationnement du pain, cette partie de la classe ouvrière conserve sa loyauté envers le pouvoir.

Le candidat au Politburo du Comité central du VKP(b), Postychev, qualifie les stakhanovistes de « force la plus destructrice dans la lutte contre la contre-révolution » et les place sur le même plan que l'armée et le NKVD. En réalité, le travail de choc correspond au passage, autorisé par le pouvoir, à un régime de travail en urgence permanente, alors que cela n'était admis auparavant qu'à titre exceptionnel. Les normes techniques, la sécurité du travail, la qualité de la production ne préoccupent plus personne. Le stakhanovisme provoque par conséquent des conflits de production inévitables entre les ouvriers stakhanovistes désireux de hauts salaires, d'un côté, et les ingénieurs qualifiés de l'autre. Les stakhanovistes se sentent soutenus par Staline dans ces conflits. Au congrès des stakhanovistes, dès 1935, Staline affirme que si les ingénieurs et responsables ne veulent pas apprendre des stakhanovistes, « il faudra, dans les cas extrêmes, que les stakhanovistes donnent une petite correction à ces messieurs ».

En 1937, les entreprises deviennent l'arène d'une lutte politique. D'un côté, les ingénieurs de tous niveaux, les savants, les ouvriers qualifiés. De l'autre, les stakhanovistes. L'un d'eux déclare ouvertement : « Aujourd'hui, la masse se rue d'elle-même au combat. Les gens sont prêts à en venir aux mains. »

En 1937, l'analphabétisme économique et la dangerosité du mouvement stakhanoviste apparaissent au grand jour. La pensée technique, la technologie sont impitoyablement sacrifiées. Les records ne peuvent pas tirer l'industrie vers le haut – tel est l'avis des spécialistes. Le commissaire du peuple à l'Industrie lourde de l'URSS, Ordjonikidzé, note : « Sur la voie du mouvement stakhanoviste se dressent des bureaucrates. Il faut balayer ces gens du chemin du mouvement héroïque des stakhanovistes. »

Avant même 1937, rien que dans le Donbass, 131 cadres techniques et ingénieurs ont été condamnés en un an de stakhanovisme pour sabotage prétendu.

Des records individuels, obtenus dans des conditions de travail forcené, servent de base au plan de l'année suivante. Dans les mines de charbon, comme dans d'autres secteurs, on introduit partout comme norme de base les rendements des travailleurs de choc. Les entreprises, soumises à des plans fantaisistes, n'arrivent pas à les remplir et ne peuvent pas les remplir. En 1937, sur 292 mines

du Donbass, seulement 33 parviennent péniblement à accomplir le plan. Le premier secrétaire du comité régional de Donetsk, Sarguis Sarkissov, propagandiste du mouvement stakhanoviste, est déclaré « vil espion et traître » pour non-respect du plan. Le journal *La Pravda* écrit : « L'agence fasciste ne recule devant rien. » Sarkissov est fusillé.

La recherche par Staline de saboteurs, d'espions, d'ennemis du peuple est indissociable de son ignorance, de son incapacité à savoir que faire de l'économie.

Extrait de la rédaction d'un élève de treize ans d'une école moscovite de la rue Prechistenka. Sujet : « Comment j'ai passé les vacances d'hiver ».

« J'ai passé mes vacances d'hiver très tristement. Pendant les vacances, j'ai perdu toutes mes forces. Il me fallait me lever à trois heures du matin et aller chercher du pain. Et j'arrivais en étant le 20e ou le 30e. Le pain arrivait à 9–10 heures. Il fallait grelotter dans la rue pendant cinq ou six heures. On apportait peu de pain : tu restes planté là, tu as froid, tu as froid, et ensuite tu rentres chez toi les mains vides. Moi, pionnier, je ne veux pas mentir, j'écris ce que j'ai vu et fait. »

Cette rédaction a été écrite en hiver 1937, en temps de paix. Elle est conservée aux archives du FSB.

Vingt ans après le coup d'État d'Octobre 1917, survient la plus grave crise de tout ce temps dans la gestion du pays. L'absence et l'impossibilité d'idées nouvelles, l'incompétence économique et administrative au sommet – voilà les raisons principales de la terreur effroyable. En 1937, il apparaît définitivement que le pouvoir stalinien ne sait rien faire d'autre que la terreur.

Le journal *Industrie légère* écrivait en 1935 à propos des stakhanovistes :

« Nous sommes actuellement témoins du phénomène le plus important de notre époque : la naissance de l'homme nouveau. »

En 1937, les simples ouvriers stakhanovistes perdent déjà leurs hauts salaires à cause de la crise générale du système de rémunération et de la production dans son ensemble. Les premiers procès politiques sont perçus par les stakhanovistes comme un signal de vengeance contre tous ceux qui, selon eux, les ont trompés et privés de leurs belles espérances en un avenir assuré.

La collaboration entre stakhanovistes et NKVD se met en place immédiatement. C'est sérieux : les stakhanovistes sont plusieurs millions. Il y en a même parmi les dentistes. C'est désormais une armée chargée de traquer et de démasquer les ennemis du peuple. Les prétextes à dénonciation sont multiples : matériel défectueux, nécessité d'heures supplémentaires, nourriture immangeable dans les cantines, conditions de logement exécrables. L'année 1937 est la seconde naissance du mouvement stakhanoviste.

Alexeï Stakhanov lui-même déclare en 1937 :

« S'il n'y avait pas les saboteurs, le mouvement stakhanoviste se développerait encore mieux. Il faut que les organisations du parti protègent les stakhanovistes contre les saboteurs. Si ces salauds tombaient entre nos mains, chacun de nous les mettrait en pièces. »

Au moment où Stakhanov habite la Maison du gouvernement, les arrestations s'y déroulent déjà à plein régime, de nuit comme de jour. Des familles entières sont emmenées. Dans cet immeuble, 700 personnes ont été arrêtées.

Les victimes de la Maison du gouvernement constituent un cas à part. Les chefs de ces familles sont des cadres convaincus, et jusque-là prospères, du parti, des soviets et de l'appareil économique de

haut niveau. Ils sont la chair de la chair du régime, ils ont travaillé pour lui. Jusqu'en 1937, ils sont convaincus que le régime leur rend la pareille, puisqu'il leur a accordé des privilèges matériels.

En 1937, dans la famille Oulanovski, se tient une conversation. Ce sont des révolutionnaires professionnels, des participants à la guerre civile, des agents soviétiques en Amérique. La conversation a lieu entre le mari et la femme. Nadejda Oulanovskaïa se souvient :

« Lors d'une arrestation de plus, je ne comprenais pas : "Mais que se passe-t-il ? Pourquoi ? Pour quoi faire ?" »

Mon mari me répondit calmement : "Pourquoi t'agites-tu ainsi ? Quand je racontais comment on fusillait les officiers blancs en Crimée, tu ne t'agitais pas. Quand on liquidait les koulaks, tu approuvais. Mais quand c'est notre tour, tu te mets à crier "comment ? pourquoi ?" »

Alors nous nous sommes mis à chercher dans le passé : quand tout cela a-t-il commencé ? Et nous avons remonté notre vie de plus en plus loin, jusqu'à la révolution d'Octobre.

Nous nous sommes retrouvés seuls. Tout autour, tout le monde avait été arrêté. »

Une décision du Politburo est prise, avec le sous-titre « Sur les éléments antisoviétiques ». Le 2 juillet, elle est envoyée par télégramme : « Aux secrétaires des comités régionaux, des comités territoriaux et des Comités centraux des partis communistes. » Les télégrammes se terminent par ces mots :

« Le Comité central du VKP(b) propose de présenter au Comité central, dans un délai de cinq jours, le nombre de personnes à fusiller, ainsi que le nombre de personnes à déporter. »

Cette décision du Politburo est le document principal sur le début de la Grande Terreur. Elle contient l'exigence de présenter, dans les cinq jours, les compositions des troïkas. La troïka se compose d'un représentant du NKVD, du premier ou du second secrétaire de l'organisation du parti de la république ou de la région, ainsi que du procureur de ce même niveau. La troïka est l'unité de combat principale dans la guerre de Staline contre le pays.

La Grande Terreur, commencée en 1937, ce ne sont pas les grands procès politiques et la liquidation des anciens compagnons de parti, ce ne sont même pas les exécutions des maréchaux qui sont restées dans la mémoire. La Grande Terreur, c'est une opération soigneusement planifiée à l'échelle de tout le pays. Cette opération a une date de début.

« J'ordonne de commencer le 5 août 1937, dans toutes les républiques, les territoires et les régions, l'opération de répression des anciens koulaks, des éléments antisoviétiques actifs et des criminels. »

C'est une citation de l'ordre n° 00447 du commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Iejov, en date du 30 juillet 1937, classé « Top secret ». Au paragraphe II de l'ordre, on lit :

« Tous les individus soumis à répression sont répartis en deux catégories.

A) La première catégorie comprend les éléments les plus hostiles. Ils doivent être immédiatement arrêtés et, après examen de leurs dossiers par les troïkas, fusillés.

B) La seconde catégorie comprend tous les autres éléments moins actifs, mais néanmoins hostiles. Ils doivent être arrêtés et envoyés en camp pour une durée de 8 à 10 ans. Les condamnations sont exécutées sur instructions des présidents des troïkas, c'est-à-dire les commissaires des NKVD des républicains ou les chefs des directions régionales du NKVD. »

Le projet de cet ordre opérationnel d'Iejov est examiné au Politburo le lendemain de sa présentation et approuvé pratiquement sans correction.

Extrait du procès-verbal n° 51 de la séance du Politburo du Comité central du VKP(b), 31 juillet 1937 :

« Allouer au NKVD, à partir du fonds de réserve du Conseil des commissaires du peuple, 75 millions de roubles pour les dépenses opérationnelles liées à la conduite de l'opération.

Signé : Le secrétaire du Comité central, Staline. »

Staline alloue 75 millions de roubles à la terreur.

Conformément à l'ordre n° 00447, l'opération, commencée le 5 août 1937, devait s'achever en quatre mois.

L'ordre prévoit un quota tout fait : combien de personnes doivent être fusillées et combien doivent être envoyées en camp. Dans la première catégorie, celle des fusillés, l'ordre fait entrer 75 950 personnes. Les chiffres sont répartis par régions en fonction de la population. Tous ces chiffres sont énormes. Cela signifie qu'ils ne reposent sur aucun renseignement opérationnel réel. Ils ont un sens purement politique.

Dans la seconde catégorie, doivent être envoyés en camp 193 000 personnes. C'est ce que prévoit l'ordre n° 00447. À sa suite, paraît une série d'ordres visant les personnes de certaines nationalités, vivant en URSS. Ils visent les Allemands, les Polonais, les « Harbinois », les Grecs, les Chinois, les Afghans, les Lettons, les Iraniens et les Arméniens iraniens. Une catégorie à part : les étrangers en URSS, considérés comme citoyens d'États hostiles. Pour ces ordres nationaux, il n'y a pas de quotas d'arrestations et d'exécutions. On laisse toute latitude à l'initiative.

Les représentants des minorités ethniques soviétiques et les étrangers sont jugés par des « doubles ». La double est la même chose que la troïka, mais sans représentant du parti. Relèvent aussi des doubles les spécialistes qualifiés arrêtés, les cadres du parti et les vieux bolcheviks qui n'appartiennent pas à l'élite suprême du pays. Les dossiers sont rassemblés en soi-disant « albums » et transmis à la Double suprême, composée du procureur de l'URSS, Vychinski, et du commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Iejov.

Les affaires des hauts responsables soviétiques, des cadres du parti, du Komsomol, des syndicats, des commissaires du peuple et de leurs adjoints, des hauts gradés militaires, des hommes de culture et d'art sont examinées par le Collège militaire de la Cour suprême.

Les affaires des simples citoyens de l'URSS passent par les troïkas.

Le système de prononcé des peines est clair, facile d'utilisation et peu encombré de procédures.

Selon l'ordre n° 00447, le rapport fusillés / déportés en camp est de 1 pour 2,5. En réalité, les troïkas prononcent environ 50 % de peines de mort.

La Double suprême délivre 73 % de peines de mort.

Le Collège militaire de la Cour suprême – 85 %.

Plus l'instance est haute, plus la responsabilité est grande, plus le sang coule.

Le plan quadrimestriel de répression ne peut pas être respecté en 1937. Il est impossible à respecter. En 1937, les agents du NKVD, à la base, réclament d'augmenter le plan. La direction suprême du parti accueille ces demandes avec compréhension. Le terme technologique clé de 1937 est « limite ». La limite, c'est le nombre de personnes soumises à la répression – fusillées ou envoyées en camp – qui est autorisé d'en haut. Deux régions, Omsk et Smolensk, demandent à augmenter leur limite

avant même le début officiel de la terreur. Selon le quota de l'ordre n° 00447, la région d'Omsk a droit à 1000 personnes pour la catégorie fusillés. Avant même le début de l'opération, 3000 personnes sont arrêtées. Le président de la troïka d'Omsk, Grigori Gorbatch, rapporte à Moscou que le NKVD d'Omsk travaille « selon les méthodes stakhanovistes ». Deux semaines plus tard, 5000 personnes attendent déjà l'exécution. Gorbatch demande à Moscou d'augmenter la limite à 8000. Sur la lettre de Gorbatch, Staline appose la résolution :  
« Au camarade Iejov. Pour l'augmentation de la limite à 9000. J. Staline. »

Dans le Kraï de Krasnoïarsk, la limite de fusillades est, sur ordre de Staline et Molotov, multipliée par 8,8.

À l'approche du Nouvel An 1938, le travail de choc du NKVD atteint des cadences record. Les agents de la police politique ne savent pas encore que l'opération sera prolongée jusqu'en janvier 1938, puis pendant toute l'année 1938. Ils se hâtent, ils veulent un résultat maximal. Ils travaillent même le 20 décembre, jour de fête, Journée du Tchékiste. À la veille du Nouvel An, l'intervalle entre la sentence et l'exécution est réduit au minimum.

Moscou. Ruelle Leontiev. Une petite rue. En 1937, on vient chercher des gens dans toutes les maisons, les unes après les autres. Dans le n° 2, dans les appartements 2, 7, 8, 10, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23. Dans le n° 9, dans les appartements 2, 4, 5, 7, 9.

Dans le n° 11, dans les appartements 4, 11, 23, 27. Et dans le n° 14, et dans le n° 15, dans le n° 16. Dans tous. On arrête des personnes de nationalités différentes, de métiers variés. Comptable d'une fabrique textile du conseil local de l'industrie. Enseignant de l'Institut d'énergie. Employé du service voyageurs de la ligne de chemin de fer de Kazan. Académicien, secrétaire de l'Académie des sciences de l'URSS. Chef de l'entreprise de montage et de réparation « Diesel-montage ». Dans cette petite rue, en quatre mois de 1937, 50 personnes sont arrêtées. Toutes fusillées.

D'août 1937 à novembre 1938, lorsque cette opération de masse, bien organisée, est achevée, 1 575 259 personnes sont arrêtées. 681 692 personnes sont fusillées. La signature personnelle de Staline figure sur 40 000 sentences de mort.

La terreur, en tant que processus technologique, laisse des déchets. Les déchets de la terreur, ce sont les enfants.

Le 15 août 1937 paraît l'ordre n° 00486 d'Iejov. Il concerne les femmes et les enfants des ennemis du peuple. Sont soumises à arrestation les épouses, mariées légalement ou vivant maritalement avec les condamnés. Sont également soumises à arrestation les femmes divorcées de condamnés qui n'ont pas informé les autorités de l'activité contre-révolutionnaire de leur ex-mari. Les femmes de traîtres à la patrie ayant des nourrissons, après condamnation, sont envoyées directement en camp sans passage par la prison. Les nourrissons sont envoyés en camp avec leurs mères. Dès qu'ils atteignent un an, les enfants sont placés dans des orphelinats. Les enfants de 3 à 15 ans sont placés dans des orphelinats situés en dehors de Moscou, Leningrad, Kiev, Tbilissi, Minsk, des villes portuaires et frontalières. Les enfants de plus de 15 ans sont envoyés en camp ou en colonie de travail du NKVD.

De la gare « Leningrad-marchandises » part un grand convoi de 45 wagons à bestiaux, avec des arrêtées. Deux wagons contiennent des mères avec leurs bébés. Elles sont emmenées au camp de Tomsk. Le voyage dure dix-huit jours. Un seul poêle à bois ne suffit pas à chauffer tout le wagon. Beaucoup de nourrissons ont une pneumonie. Leur température dépasse 40. Maria Karlovna Sandratskaïa se souvient :

« Deux mères, désespérées, se sont tranché la gorge avec un morceau de verre. Elles se sont vidées de leur sang. On n'a pas réussi à les sauver. Une autre mère est devenue folle. Elle criait sans cesse, pleurait, riait, hurlait, mordait ceux qui tentaient de la retenir.

On avait très peu d'eau. Impossible de laver correctement le linge des bébés. Ce que nous arrivions tout de même à laver, nous le faisons sécher avec le procédé que nous avons inventé. Nous enroulions les petites chemises, les langes, les chaussons des enfants autour de nos jambes, de nos bras, du dos, de la poitrine, et nous les séchions ainsi.

À Tomsk, on nous a conduites au "Maison des morts", c'est ainsi qu'on appelait la prison de transit d'avant la révolution. Soixante-trois mères, avec leurs nourrissons emmaillotés, avançaient dans le couloir.

Dans la cellule, nous restions jour et nuit sur les paillasses. Nos enfants étaient couchés près de nous. Les punaises les dévoraient. L'eau ruisselait le jour des fenêtres glacées, la nuit elle gelait. Notre seule aspiration était qu'on nous envoie enfin, comme prévu par la sentence, du côté du camp, où il y avait au moins une sorte de crèche.

On n'a transféré les mères avec leurs enfants au camp que deux ans plus tard. »

La mère de l'écrivain Vassili Aksenov, Evguenia Guinzbourg, passera dix ans en camp à la Kolyma. Elle écrira ensuite *Le Vertige* (ou *Le Grand chemin*, selon la traduction). Evguenia Guinzbourg se souvient :

« La crèche en camp, c'est aussi LA ZONE. Sur les portes des baraques de camp habituelles, on lisait des inscriptions inattendues : "Groupe des nourrissons", "Groupe des bébés qui rampent", "Groupe des grands". Dans le groupe des grands, seuls deux – Stasik et Vérochka – connaissaient ce mot mystérieux : "maman".

Je dessinais une petite maison et demandais à Stasik : qu'est-ce que c'est ? "Une baraque", répondit clairement le garçon.

Autour de la maison, je dessinais un chat. Mais personne ne reconnut l'animal. Ils n'avaient jamais vu de chat. Alors, autour de la maison, je traçai une palissade : "Et ça, qu'est-ce que c'est ?" – "La zone ! La zone !" s'écria joyeusement Vérochka en frappant dans ses mains. »

Des enfants naissaient aussi en camp. Malgré l'interdiction de relations entre hommes et femmes, malgré les sanctions, les humiliations, le cachot. Khava Vladimirovna Volovitch raconte :

« C'est au point d'en perdre la tête, de se taper la tête contre le mur, d'en mourir que l'on avait envie d'amour, de tendresse, de douceur. Et on voulait un enfant. J'ai résisté relativement longtemps. Au bout de trois ans de camp, j'ai eu une fille que j'ai appelée Éléonore. »

Les mères avaient le droit de rester un an avec leur enfant. Elle se souvient :

« La nuit, je restais debout près de son lit, je ramassais les punaises et je priais Dieu de ne pas me séparer de ma fille. Quand la petite a commencé à marcher et à dire "maman", on me l'a enlevée. »

La mère – au bûcheronnage, l'enfant – sous la garde de l'État. Les rencontres sont rares. Khava Volovitch écrit :

« Les enfants, qui auraient dû s'asseoir, ramper, marcher, restaient couchés sur le dos, les jambes repliées contre le ventre, émettant d'étranges sons, comme un roucoulement étrange de pigeons. Ils ne pleuraient même pas. Ils roucoulaient et grognaient comme des vieillards. »

Les nourrices de camp ont beaucoup de travail. Elles n'ont pas le temps. Elles « rationalisent » leur travail. Elles apportent de la bouillie brûlante. Elles plient les bras de l'enfant derrière le dos, les

attachent au corps avec une serviette et gavant l'enfant de bouillie brûlante. Rapide, cuillerée après cuillerée. L'enfant ne peut ni avaler ni respirer. Elles font cela même sous les yeux des mères. La rationalisation est officielle. Elle donne trois cents décès d'enfants par an. Khava Volovitch écrit : « C'est la Maison de la Mort de l'Enfant. »

Les enfants qui survivent malgré tout, à six ou sept ans, sont d'une astuce et d'une rouerie d'adultes bagnards de droit commun.

Evguenia Guinzbourg, mère de Vassili Aksenov, écrit :

« Extérieurement, ces enfants me rappelaient douloureusement Vassia. Mais seulement extérieurement. Vassia, à quatre ans, récitait par cœur de longs passages de Tchoukovski et de Marshak, tandis que ces enfants, à quatre ans, prononçaient quelques mots isolés, sans lien. Dominait un cri inarticulé, la mimique, les bagarres. D'où auraient-ils pu parler ? Qui les aurait instruits ? Qui entendaient-ils ? Il était même interdit de les prendre dans les bras. »

Dans l'isolement, une petite fille de cinq mois mourait lentement. Elle avait un visage tel qu'on l'avait surnommée la Dame de pique. Un visage de quatre-vingts ans, intelligent, moqueur, ironique. Quand elle mourut, elle redevint un bébé. La mère n'était pas là. On l'avait envoyée sur un convoi.

La veuve du poète Mandelstam témoigne :

« Au verbe "écrire", un nouveau sens est apparu. Écrire signifie désormais "dénoncer, informer". »

En moyenne, dans chaque institution, un employé sur cinq écrit des dénonciations sur ses collègues. Pour faire arrêter quelqu'un, il n'est pas indispensable de signer la dénonciation. L'une des dénonciatrices les plus connues est l'aspirante (doctorante) de Kiev, Nikolaenko. Sa simple présence à une réunion provoque déjà, dès 1936, l'effroi des participants. La situation va jusqu'au point où le deuxième secrétaire du Comité central du Parti communiste d'Ukraine, Postychev, l'exclut du parti. Cependant, en 1937, Staline déclare :

« À Kiev, on a voulu se débarrasser de Nikolaenko comme d'une mouche importune. Ils ont osé l'exclure du parti. Et ce n'est que l'intervention du Comité central de notre parti qui a permis de démêler ce nœud. Et que montra l'enquête ? Elle montra que c'est Nikolaenko qui avait raison, et non le comité de ville de Kiev du parti. »

Postychev est muté à Kouïbychev, où il déclenche des répressions d'une férocité extrême. Il sera lui-même fusillé en 1938.

Nikolaenko écrit une dénonciation contre Khrouchtchev, envoyé à Kiev comme premier secrétaire. Staline finit par conclure que Nikolaenko est mentalement malade. Avant cela, 8000 personnes ont été détruites sur la base de ses dénonciations.

Des gens normaux, honnêtes et très courageux subsistent même aux pires époques. En 1937, Mark Romanovitch Maliavko, en gare de Kardymovo, près de Smolensk, voit arriver les « enfants d'ennemis du peuple » venant de la ville de Stalino (l'actuel Donetsk). Ces enfants ont déjà traversé le centre d'accueil, où l'on séparait frères et sœurs, où l'on ne faisait que les trier par âge, où ils criaient déjà sans larmes : « Rendez ma sœur ! Rendez mon frère ! »

La voix de Mark Romanovitch Maliavko, à la gare de Kardymovo, fut pour eux la première voix humaine depuis longtemps. Il fit monter tous les enfants dans le camion, monta le dernier, scruta leurs visages, demanda qui venait d'où et si quelqu'un était malade. À l'orphelinat, on a donné à chacun du pain avec du lait frais et on les a couchés pour la nuit dans le club, sur de la paille. Le

lendemain matin, on les emmena aux bains, on les habilla avec des vêtements usés, mais propres et repassés. On leur dit : demain, tout le monde ira à l'école.

A. Sémiotova, qui avait alors quatorze ans, se souvient :

« Le soir, Mark Romanovitch a réuni les plus grands et a dit : “À partir d’aujourd’hui, ne dites pas à voix haute d’où vous venez et qui sont vos parents. Vous êtes des orphelins. Un point c’est tout. Et ces mots – ennemis du peuple – chassez-les de votre tête.” »

Dans cet orphelinat spécial, on vit bientôt des enfants de quatorze nationalités : Ukrainiens, Biélorusses, Juifs, Allemands, Lettons, Khakasses, Oudmourtes, Coréens, Chinois...

Le directeur de cet orphelinat spécial, Mark Maliavko, âgé de 55 ans, est un homme d’un courage désespéré. Il entreprend des démarches pour réunir frères et sœurs dispersés dans tout le pays en vertu de l’ordre d’Iejov. En dépit de règles extrêmement sévères, les plus petits rejoignent l’orphelinat de leurs aînés.

Mark Romanovitch Maliavko n’était pas membre du parti, mais il assistait aux réunions des pionniers et du Komsomol des enfants. Lors d’une de ces réunions, il dit :

« Je ne crois pas que des enfants comme vous aient pu avoir de mauvais parents ! »

Il est mort en 1950. Quarante ans plus tard, son nom a été donné à l’internat.

Le 12 décembre 1937 ont lieu les premières élections au Soviet suprême de l’URSS. Un mois avant, une fillette de septième classe rentre de l’école à la maison. Elle raconte :

« Les professeurs disent qu’il faut procéder à des arrestations massives dès maintenant. Nous devons nous purifier avant les élections des éléments indésirables. »

À propos des élections, se souvient Lioubov Chaporina, épouse du compositeur :

« Je suis entrée dans l’isoloir, où je devais lire le bulletin et choisir un candidat. Après tout, “élections” veut dire que nous avons le choix. Mais sur le bulletin, il n’y avait qu’un seul nom, déjà coché. Je me suis mise à rire sans le vouloir, là, dans l’isoloir, comme une enfant.

Dehors, nous avons rencontré le peintre Petrov-Vodkine. Nous avons parlé du même sujet, en riant aux éclats. Honte à ceux qui mettent les gens dans une situation si ridicule et stupide. Pourquoi pensent-ils que nous sommes des idiots ? »